

« En 1931, Eric Reger publia un roman-clef, *Union der festen Hand* [Union de la [ poignée de, ndt] main ferme], qui est resté jusqu'à aujourd'hui un des quelques grands romans germanophones d'industrie.<sup>1</sup> En partant d'un travail de longues années au service de presse de la *Fredrich Krupp AG*, il y met à nu, sur 500 pages, l'anatomie du capitalisme à l'époque de la République de Weimar. Il montre — dans la réalité d'une forme à peine voilée — les machinations des Krupp et de leur partenaires en affaires, les entrepreneurs pris dans les filets de la politique, la manipulation de la presse et la manière calculée de s'y prendre avec l'ensemble de leur personnel, le tout sur un ton journalistique prédominant de manière épique dans son ampleur. Face aux capitalistes, qui ont été représentés par une clique de figures émergeant sans cesse, les employeurs se tiennent pour ainsi dire impuissants à se tirer d'affaire et restent désorientés. Sous des noms d'emprunt, choisis pour la richesse de leur référence, Reger trace le portrait d'entrepreneurs de la région de la Ruhr : Krupp, Thyssen, Stinnes, Klöckner, Flick, Vögler, Kirdof ou Silverberg. Ils sont largement dépeints comme arrogants, orgueilleux, calculateurs, cyniques, égoïstes et avides de profit. Et leurs agissements confirment cette image. Mais ce qui s'avère plus instructif, c'est le comportement des entrepreneurs entre eux. Reger reconstruit un système schizophrène, qui semble, d'une part, basé sur la concurrence, mais d'autre part en même temps, est empreint de compagnonnage et de solidarité orientés sur le profit. On forme des alliances, pour assurer des prix, des sphères d'influence ou des placements de marchés contre la concurrence. Un circuit paradoxal dont la logique n'est pas si aisée à suivre par l'esprit. Une fois l'un devient un concurrent, alors que justement il était encore un allié et inversement. À partir des fondements de la raison entrepreneuriale, l'*Union de la Main Ferme* met à jour, en effet les grandes contentions, qui existent à partir des charbonnages et des aciéries (ainsi que d'autres consortiums), lorsqu'il s'agit de maintenir en minorité les représentants des personnels ou bien, au moyen de prétendues actes d'utilité publique, de développer un profil social. Cela se produit principalement au moyen d'une manipulation massive de l'opinion publique par la publicité, des publications scientifiques, la propagande ciblée dans les organes les plus divers. Cela étant ce sont exactement ces industriels de la région de la Ruhr, présentés de manière si peu sympathiques dans le roman de Reger, qui ont développé l'amorce d'une association de branche, qui doit tout d'abord frapper, puisqu'une telle forme d'économie ne pouvait nonobstant pas du tout reposer dans leur intention. Pour comprendre cette logique de développement, il faut une approche par étapes du cas des *Acieries unies S.A.* »

**Andreas Bleicher** dans *Sozialimpulse* 4/2016. [Article traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur voir SIAB416.DOC, ndt]

(...) Dans une époque où l'économie était devenue le centre du combat politique et les partis offraient le plus souvent aux enchères les places propices sur leurs listes électorales aux groupes économiques, la liaison avec ce parti populaire, qui (comme Faulstich s'exprimait) « servait non pas les intérêts de l'un ou de l'autre groupe, mais au contraire l'ensemble de l'économie et prenait par conséquent ses résolutions seulement en accord avec l'industrie houillère et la sidérurgie », n'avait plus l'importance de jadis, alors que le combat pour les titulaires de ces places n'avait pas encore fait son apparition. Or désormais, on en arrivait à une guérilla fébrile des syndics. Même le docteur Krewett, du groupe de la *Westen*, convoitait un mandat au *Reichstag*, si le général<sup>2</sup> n'était pas parvenu à pousser sur sa liste une paire d'autres hommes de confiance, de sorte que le Dr. Krewett se retrouva dans une position sans issue, ainsi eût-il été en situation d'intercepter au parti populaire les sommes d'argent électorales que fournissait généreusement l'Union.

On ne manquait pas d'associations tactiques de toutes sortes et au fond, elles étaient plus précieuses, car ici on pouvait balancer, car ici tout était plus labile et chaque situation était à chaque fois mobile conformément à cette incertitude. En cas de besoin on pouvait attraper une corde sur laquelle dansaient des marionnettes soudoyées de lansquenets et simplement les laisser se décrocher. Une politique ne pouvait être surmontée que par une autre, disait Grußenbaum. Le but

<sup>1</sup> Erik Reger : *Union der festen Hand* — *Der große Schlüssel-undIndustrieroman der Weimarer Republik*, paru pour la première fois en 1931 chez *Rowohlt Verlag GmbH*. Le texte allemand ici a été publié chez *Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH*, Reinbeck bei Hamburg, mai 1979. 980-ISBN3 499 14366 6. 570 pages obtenu d'occasion chez *Amazon* au prix de 0,5 €. Il eût fallu traduire ce livre dès sa parution en 1931 ; ainsi bien sûr que la **totalité l'intégralité** du *Mein Kampf* de Hitler, malheureusement au lieu de cela pour ce dernier l'éditeur français de l'époque accepta une version expurgée par le pouvoir nazi des passages les plus évidents sur ce qui arriverait bientôt. Désormais, dans un cas pareil, il y aurait *Internet*, mais certains s'emploient déjà à le museler comme en Chine.

<sup>2</sup> le général Grußenbaum, un homme-clef de la compagnie Risch-Zander — à la tête de laquelle se trouve Herr von Zander ou le « *Freiherr* » —. Grußenbaum, ancien aide de camp du Kaiser Guillaume II, devint un membre important de l'UFH s'occupant de la presse. Doté d'un cynisme à toute épreuve et d'une intelligence redoutables qu'il n'avait pas pu mettre à profit durant la guerre, le voilà maintenant occupé à les développer pleinement dans le monde industriel et politique.

était d'écharper les syndicats — or ceci impliquait une contestation du testament de Wirtz<sup>3</sup> de la communauté de travail, parce qu'il était apparu que la concurrence des orientations syndicales entre elles empêchait toute exécution concrète à bonne fin ; on devait dire que ces Chrétiens, ces bolchevistes du centre, se réfrénaient encore moins que le sociaux-démocrates. On se demanda si l'on pouvait encore continuer comme cela plus loin sur un chemin ainsi ouvert. Un bloc des partis bourgeois n'était pas possible, parce que le plus grand nombre des électeurs consistait désormais en employeurs et les partis devaient prendre cela en considération. La démocratie sociale avait été détériorée par l'usage du pouvoir, sous ce rapport la prédiction de Ottokar Wirtz s'était bien accomplie ; l'instant était à présent là, de la [la démocratie sociale, *ndt*] pousser hors de là et pour cela, il fallait un croque-mitaine qui tiendrait les bourgeois en échec. Se trouvaient à disposition les Communistes et les nationaux-socialistes, mais une alliance avec les bolcheviques, ne se discute même pas parce qu'une telle alliance n'est pas sympathique et menace de plus les fondements de la culture. Abstraction faite que cela est indifférent, il est vrai, car les masses électorales de ces deux partis, en ce qui concerne la communauté de travail, étaient les mêmes, ainsi que les mêmes idéologues et les mêmes insatisfaits, une lie donc, qui surnageait ici et là, accostant là aujourd'hui, demain, la-bas.

Avec une grande circonspection et pareillement une grande prudence, le général Großenbaum activait donc ces choses. Il savait que certains membres de l'Union étaient enclins à apporter un soutien ouvert aux nationaux-socialistes par peur. Il ne se trouvait pas non plus dans son intention de s'occuper des œuvres en détail, car il avait pour cela le faux-fuyant de l'état tendu des finances qui pesait. C'était par contre largement plus agréable d'aller puiser au grand pot de l'Union qui, sans plus et indifféremment pour quel objectif que ce soit, devait constamment être farci d'argent.

Mais avant que l'affaire apparût en état d'être discutée et quoique diversement mis en garde, c'est le butor Walkowiak<sup>4</sup> qui vint lui contrecarrer ses desseins. Un jour Siegfried Hillgruber<sup>5</sup> trouva dans son courrier personnel la lettre suivante :

*« Très honoré Monsieur! Le Parti des Travailleurs Allemands nationaux-socialistes a inscrit à son programme, outre de nombreux autres points, la protection de la propriété légalement acquise. Malheureusement sa défense efficace n'est pas possible sans d'important moyen d'argent. Les caisses de la riche juiverie nous sont fermées et servent exclusivement le financement des préparations du chambardement radical de gauche. C'est pourquoi, il ne nous reste plus rien d'autre que de nous tourner vers les milieux d'esprit allemands de l'industrie et du commerce. Si des dons uniques importants sont les bienvenus, nous accordons pourtant une valeur toute particulière au renouvellement régulier de ceux-ci, étant donné que nous en sommes arrivés, à cause seulement de la situation, à faire face aux dépenses courantes. En garantie d'une bonne*

---

<sup>3</sup> Juste avant de rendre l'esprit, Ottokar Wirtz avait dit en effet : « On croit que les entreprises sont de fait les directrices de ces rouages industriels... En réalité nous sommes dirigés par ces rouages... ils disposent sur notre personne et sur notre temps comme des despotes qui sont sans pareil... ». Sur sa tombe on lisait : « Les soldats de l'Union du charbon et du fer (UFH) s'inclinent sur le cercueil de leur frère d'arme. » C'est l'ancêtre de cette clique ahrimannienne tout occupée à boire le sans des ouvriers et à duper la loi de l'état.

<sup>4</sup> Au début du livre, Walkowiak, un ouvrier dont la conscience fait pratiquement défaut, en « bonne » brute qu'il est a fendu (pour cause de dénonciation de trafic de nourriture) le crâne du contremaître Kurbjuhn avec une hache, alors que celui-ci (poursuivi par Walkowiak) venait de sauter par la fenêtre et de s'écraser quelques mètres plus bas. Après une peine de prison relativement minime (l'avocat ayant pu introduire le doute dans l'esprit du jury que maître Kurbjuhn était sans doute déjà mort au moment du fendage de son crâne), Walkowiak s'en est sorti et le voilà qui réapparaît tout à coup vers les pages 390 du roman de 500 pages, désormais « racheté » et récupéré comme « chemise brune » des nazis qui eux évaluèrent en lui tout le mal qu'ils pouvaient en retirer.

<sup>5</sup> Un autre homme-clef de l'UFR, responsable de la *rationalisierung*. Commerçant de formation et non industriel, il est entré dans la « bergerie » des établissements Zander tel le loup des calculs de rentabilité. Tout d'abord battu froid par ses « collègues », car perdant de vue tout ce qui faisait la tradition sidérurgique sociale depuis l'empire, il va **rationaliser** le travail en rapprochant fosses de charbon, hauts fourneaux, récupérant et commercialisant le gaz produit par ceux-ci et les laminoirs, tout cela bien sûr provoquer un chômage de masse, au désespoir du *Freiherr* qui est finalement le moins pire dans la clique, mais qui va très bien s'en accommoder quand il sentira les profits! Pour plus de détail sur la rationalisation et ses limites voir l'article détaillé de Andreas Bleicher dans *Sozialimpulse* 4/2016.

*utilisation des sommes d'argent, nous vous offrons la probité de notre mouvement et le dévouement altruiste de ses membres. Celui qui donne rapidement, donne doublement.*

*Avec notre salut raciste<sup>6</sup>*

*Walkowiak*

*Chef de district aux charbonnages*

Hillgruber qui, dans son premier effroi, prit cette lettre pour une blague, appela Mehren au téléphone : qui l'avait reçue lui-aussi. Mehren appela Näbler : lui aussi l'avait reçue. Näbler appela Krogoll, celui-ci appela Kropf et ce dernier le *Freiherr* : lui aussi et un autre aussi.

Enfin le *Freiherr* appela Schellhase junior : lequel dit que non, rien ne lui était parvenu. C'était une imprudence. On résolut que l'affaire courait déjà de sorte qu'une aumône pour lui était inutile.

Großenbaum fut placé en alerte et après quelques déplacements, à l'occasion de quoi on lava un peu la tête au Walkowiak (mais il se présentait constamment comme un martyr). On mit en place une commission inquisitoriale, pour clarifier définitivement le cas.

Walkowiak parut à côté de von Leutwitz. Il était devenu un homme endurci et avait l'air martial dans sa chemise brune qui le faisant ressembler à un soldat colonial britannique. Il était toujours un peu maigre, pourtant cette fois, sa maigreur apparaissait comme un effet de son entraînement militaire et sportif et non plus celui de la sous-alimentation et du désespoir de l'âme des jours ultimes de la guerre. Ce n'est que lorsqu'on fixait plus vivement son regard vagabond que l'on reconnaissait alors l'ex-serrurier Walkowiak, qui avait abattu sa hache sur le crâne de maître Kurbjuhn, tué un officier de police et dérobé des documents et du métal.

À présent, il croyait en l'astrologie et avait écrit les lettres de sollicitation après qu'un astrologue l'avait assuré qu'elle lui apporterait le salut. L'horoscope était favorable, la constellation des planètes à ce point de l'écliptique particulièrement pertinente, dans la maison de la richesse et des mérites. Aussi se sentait-il ici sous la protection de sa bonne étoile et racontait que les sources les plus profondes de l'être humain allemand se nourrissaient d'ancêtres confus et d'obscur sentiments inconscients.

Au *Freiherr* ces paroles plurent largement mieux que ce qu'il avait entendu dire à son sujet par le colonel et il les méditait donc en son cœur.

« Est-ce là », demanda-t-il, « ce sur quoi votre mouvement repose ? Une architectonique de l'âme remplie de sang ? Une confession de vie intérieure ? »

« Une confession de vie intérieure de nation nordique tout bonnement », répondit Walkowiak.

Faulstich demanda laconique : « Qu'est-ce que le national-socialisme ? »

« Mais vous en avez pourtant déjà entendu parlé », dit Schellhase junior, « c'est le mythe du 20<sup>ème</sup> siècle de l'âme du racisme », et le colonel rajouta encore : « L'esprit configurant né de l'essence germanique et de la robustesse propre qui lui est toujours associée. »

« Oui, oui, bien sûr », dit Krogoll, « mais tout cela doit encore bien s'adapter intérieurement à une quelconque structure d'état ? »

« L'État », rétorqua Lautwitz, « l'état est un but en soi. Le maintien de l'état est un but en soi, Le maintien de l'état sert l'armée. L'armée devient elle-même aussi un but. »

« Un instant », interrompit Näbler, « Je dois récapituler pourtant cela une fois encore en pensées, cela semble très important. »

« Je peux simplifier cela. Pour l'idée raciste l'état est un moyen pour un but. Des formes étatiques peuvent se modifier. L'idée raciste, la chair, le sang, ne peut pas se modifier, à l'extrême s'améliorer. Avec cela l'idée raciste est reliée au concept de peuple. »

Faulstich dit : « Il semble que vous aimez le vague des concepts. Vous parlez en alternance d'idées de peuple et d'idée racistes. Savez-vous que vous faites cela ? »

---

<sup>6</sup> Ici pas de doute, c'est *völkisch*, vérifié sur le dictionnaire *Bertaux-Lepointe*, un dictionnaire édité durant l'occupation allemande en 1941 et encore recommandé par les lycées en 1965, date à laquelle — sous le regard courroucé de ma mère — je l'ai acheté à la librairie Debienne à Saint-Amand-Les-Eaux, donc dans une région détruite et exploitée à trois reprises, 1870, 1914 et 1940, soigneusement pillée ensuite par l'armée allemande de mentalité prussienne (En 1914, le chef d'état major en était alors le neveu homonyme du grand Maréchal von Moltke de 1870 — neveu auquel a été consacré un petit congrès d'études anthroposophiques pour le 100<sup>ème</sup> année de sa mort en 2016). *ndt*

« Cela se produit consciemment. L'idée de peuple n'a rien à faire avec la conviction d'un parti politique. »

« Et donc rien non plus avec le parti national-socialiste ? »

« Si vous avez la majorité, est-ce que le national-socialisme sera justement l'idée raciste. L'idée d'état est associée au concept d'état. L'idée raciste est associée au concept de race. Si l'état se fracasse, l'idée d'état se fracasse aussi, mais pas celle raciste. »

« Hem, hem. »

« Le national-socialisme se met à la place du système existant de l'impudence et de la corruption, les idées morales de l'empire de Bismarck », déclara Walkowiak.

« Alors vous voulez donc rétablir l'ancien *Reich* allemand ? », demanda Mehren. « L'industrie n'a aucun intérêt à la restauration de la monarchie. Ses intérêts sont beaucoup mieux relevés dans la République. »

« La Constitution ne peut pas être le but. Le but c'est la préservation de la nation. »

« C'est très bien », applaudit le jeune Schellhase, « non pas une réaction, mais au contraire quelque chose de sain. Non pas des lois parafées, mais au contraire les sentiments racistes impondérables qui font autorité. »

Kropf déclara que pour sa position, seuls les intérêts pratiques du district du charbonnage étaient de règle et cela étant il doit bien sûr avouer qu'une volonté de combat prolétaire par trop intensifiée le décontenance au sujet du national-socialisme. « On m'a rapporté que vous promettez au peuple dans vos rassemblements la dépossession des grandes fortunes. Dites-le vous enfin clairement et nettement que vous appartenez à la bourgeoisie ou bien aux Marxistes ? »

« Nous appartenons au nouveau type d'être humain allemand. »

« Mais avec cela on ne peut encore rien commencer ! », cria Kropf en frappant sur la table. « Si vous allez aussi loin dans vos propos, notre entretien n'a aucun but. »

Le général Großenbaum intervint en médiation : l'agitation au sein du district serait naturellement sans succès, si vous ne preniez pas en compte la manière d'être propre au district, mais cela ne représente encore pourtant aucune difficulté. On pourrait ajouter une phrase au contenu, que les entrepreneurs créateurs devraient être exceptés de cette destitution de leur droit de propriété.

Le colonel et Walkowiak promirent avec obéissance, de faire cela. « Au fond, déclara Leutwitz, courtois, « nous n'avons principalement aucun programme économique. C'est notre force. Des idéalistes ne s'abandonnent justement pas à ce genre de choses... »

« C'est à nous qu'il revient d'infléchir leur phase », déclara le général lorsqu'ils furent partis.

« Qu'est-ce que ces messieurs pensent là-dessus ? » demanda Krogoll. Schellhase junior rétorqua, qu'il n'y a qu'une opinion : L'ESPRIT DE FRONT de la GÉNÉRATION DE FRONT devrait être résolument encouragé.

« Dites, mon Général, pourquoi les soldats se sentent-ils toujours appelés à engager leur vie ? » demanda Näbler. « Enfin, cela ne va-t-il pas de soi ? De même nos ouvriers des hauts-fourneaux ne pourrait aussi faire mieux que de se régaler en se tenant face au feu. »

« Et ne font-ils pas quelque peu cela ? » paria le général. « Ne sont-ils pas avantagés par le temps de travail et les salaires ? »

« Mais en dehors du service sont-ils plus que les autres astreints au contingent de l'armée de travail. »

« Esprit de front », dit Mehren, « c'est une chose comique. Je ne peux encore voir là-dedans aucune preuve de capacité, si un uniforme, une arme ou une vie dénuée de responsabilité, se réfère à l'état. »

Schellhase junior bondit et fit une mine comme s'il allait lui sauter à la gorge. Faulstich s'empressa de se mettre entre les deux et resta immobile comme un bouclier. Kropf pressa : « Nous devons en arriver à un résultat »

Le *Freiherr* parla de l'attention portée aux lois. Großenbaum répondit, qu'il donnait à chaque loi des déterminations correspondantes, à savoir celles permettent aux autorités la transgression de ces mêmes lois.

« Et la Constitution de l'empire ? » demanda Mehren.

Contre cette saillie d'une formule soigneusement tournée personne n'était armé — en dehors du général. Car pourquoi donc a-t-on suivi les ordres du cabinet du roi de Prusse ? Par chance cette République n'a encore pas eu l'aplomb de supprimer les prescriptions autocrates d'avant la révolution de 1848, à présent, à l'inverse, on pouvait avec cela mettre à bas la constitution du *Reich*.

« Donc », résuma Näßler. « Ce collecteur de romantisme germanique, qui s'appelle national-socialisme, quelque jouet qu'il soit, est une aliénation mentale, mais nous en avons besoin. On doit pouvoir exhiber au peuple n'importe quel spectacle, n'importe quel jouet, que ce soit un *Zeppelin* ou un prince héritier déposé ou une chemise brune, n'importe quelle attraction lors de laquelle des fleuristes et jeunes femmes porte-enseigne puissent entrer en action, cela aveugle toujours. Les nationaux-socialistes attirent avec eux à la manière du vif-argent au Moyen-Âge, de marché en marché, c'est pourquoi nous avons, la même affluence. Bien sûr que des réalités ne doivent pas en prendre naissance, mais en tant que nos pitres, ils nous sont préférentiellement utilisables.

Le général déclara que personne n'avait pourtant jamais pensé autrement. Il regarda interrogateur en direction du jeune Schellhase junior, même lui, à présent, fit un signe d'assentiment de la tête. « Tranquillité d'esprit », continua le général. « À tout moment nous pouvons exciter et écraser à la manière d'une balle de caoutchouc. Une politique d'effet indirect sur les partis restants et sur l'étranger, messieurs. Leur nerf », à l'occasion il frotta l'un contre l'autre le pouce et l'extrémité de l'index de la main droite, « nous avons leur nerf en notre pouvoir. En mettant les choses au pis, si vous poussez de manière trop luxuriante en feuilles et que des piques dussent nous en revenir, nous en appellerions alors aux moyens d'autorité de l'État. Ils sont parfaitement suffisants. »

« Quoi qu'il en soit », répéta Hiebenstein. « Socialistes communistes ou nationaux-socialistes — c'est *nous* qui faisons gouverner, pour le dire avec les mots de notre grand Ottokar Wirtz : l'Union de la Main Ferme. »

Hugo Mehren eut un sourire : « Qu'en serait-il, mon général, si par une réquisition, le *Reichstag* voulût décider que l'Allemagne a gagné la guerre ? »

Alors que de petits sillons courbes se mirent à ramper depuis les commissures de ses lèvres jusqu'à ses pavillons d'oreille rosés, le général les suivit du regard tout en répondant sérieusement et concrètement : « Le monde de la finance, monsieur Mehren, a un intérêt vital au maintien de la paix. »

Schellhase junior reprit cela au bond et déclara que le monde de la finance est pour l'industrie le mauvais esprit, le monde de la finance est coupable que le plan du tribut ait été accepté, qui condamne les enfants et petits-enfants au travail d'esclaves « et nous libère des baïonnettes étrangères ! » glissa Mehren subrepticement. — Une fois le monde de la finance occasionne que l'industrie fasse des dettes qu'elle ne peut plus rembourser, une autre fois, il menace le marché des prêts par des restrictions ; et finalement il apporte aussi de l'endettement du fait que l'élan du peuple pendant la résistance passive n'a pas été rendu productif. « Les gens étaient aussi enthousiastes et patients comme dans la guerre, c'était si émouvant et avec quel saine humeur ils faisaient la queue pour la farine et les pommes de terre ! On aurait dû alors donner le coup de grâce à la crise rampante par la crise purificatrice ! »

Le banquier sourit de nouveau : « Pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait ? Vos sentiments, monsieur Schellhase, en honneur d'eux. Vous pensez avec. C'est votre affaire privée. Mais vous les contredisez vous-même tandis que vous vous dispensez d'agir sur la base de ces sentiments. »

« On me laisse en effet toujours seul ! »

« Tout système économique capitaliste connaît une crise à tour de rôle qui provoque une sélection nécessaire. »

Schellhase resta dans l'incertitude, quant à ce à quoi cela s'adressait.

« Mais ne devrait-on pas admettre », appela vivement le *Freiherr*, « que l'opinion publique, lors de cet état de fait, se retrouvât du côté des entreprises ? Or c'est le contraire qui est le cas, on est alors exposés aux plus violentes attaques. »

Faulstich entreprit d'expliquer là-dessus que l'on dût combattre la conception vulgaire du capitalisme, selon laquelle seule la possession du capital de l'individu doit être protégé, on devrait

plutôt mettre en exergue une garantie pour le travail productif qui repose dans l'investissement capitaliste et la reprise du risques par l'entrepreneur.

« Cela vous va bien, monsieur le chef de presse », déclara Großenbaum, pourtant le secrétaire d'état a. D. pensait que l'on ne dût pas avant tout tant parler de la crise ; il le pense en effet, en ce qui concerne l'engendrement des psychoses, non pas directement d'aujourd'hui et il a en orgue et en remplacement de cette valse suggestive, une expérience de longues années. « Si un journal écrit : hier trois voitures ont été volées. Il s'ensuit : des autos sont réellement volées partout. Ainsi en va-t-il avec les accidents de chemin de fer, suicides, faillites. C'est la cause originelle de la raison pour laquelle toutes ces épidémies surgissent. Si l'on dit durablement : les affaires vont mal, alors justement elles se mettent à aller réellement mal, car chacun, subitement n'est plus ni mobilisé, ni ne paye plus rien. Il ne le peut pas car on dit que les temps sont si mauvais. »

La manière de voir du secrétaire d'état fut partagée par quelques-uns et provoqua un débat au cours duquel il s'avéra que les industriels, eu égard au jugement sur la situation économique se scindent en deux camps. Des pessimistes comme Kropf et Schellerhase, disaient que l'entrée dans la dépression<sup>7</sup> avait seulement commencé et le statut de réparation était inexécutable — « à peine commencé, déjà dissipé » — raillait Schellhase. Les optimistes trouvaient que, les prix, grâce aux cartels internationaux deviendraient peu à peu plus stables et avec la nouvelle production de coke des usines métallurgiques belges et françaises, il n'y avait aucun danger, parce que le charbon idoine leur faisait défaut. Kropf disait, un peuple chez lequel trois millions d'être humains auraient un salaire annuel moyen de deux cents Mark, travaillaient simplement pour la politique sociale et 40% du revenu seraient confisqués pour les objectifs publics, n'a aucune cause pour faire l'important ; ce sur qui Krogoll lui rétorqua qu'un peuple qui fume 3 milliards de Mark en tabac par an et consomme 3 200 millions de Mark en bière, n'a pas non plus de raison de pusillanimité et de découragement. Le *Freiherr* se mit de son côté : « Oui, c'est correct, cultivons avec soin la plantule si délicate de la jeune confiance qui commence à poindre à l'étranger. »

« Ah » dit Mehren « cela me plaît que vous sachiez faire de l'utile pour vous. Lors des discussions du statut des réparations, le comité des experts a examiné avec soin la teneur en métal du nouveau billet de banque allemand et a délocalisé le lieu de leur impression en Hollande. »

Ils étaient stupéfaits.

« Oui — Messieurs. On était aussi méfiants. Mais on a donné ensuite un signe de confiance en accordant la poursuite des anciens billets de la *Reichbank*. Réfléchissez pour savoir si vous voulez tromper cette confiance. Du reste, je crois que la France dans les crédits à court terme acquerra encore une grande importance pour le Mark-or allemand. Ainsi le règlement des réparations mène-t-il à une revivification indirecte de l'économie allemande. »

« Pas aussi longtemps que ce traité de paix existe », contredit Schellhase junior.

« Entre nous », lança Faulstich avec une verdeur pleinement intentionnelle, « je suis content que ce traité de paix existe. Étant donné que l'on a encore quelque chose sur quoi à tout moment, de toutes ces mauvaises choses on peut le rendre fautif. Il n'y a aussi tout à fait rien d'oublié là-dedans et le monde entier en souffre, donc cela s'adapte toujours. Le traité de paix reprend la responsabilité pour tout. »

« Ce capital est bien plus sérieux que vous le pensez », reprit Mehren. « Là où autrefois on disait : cela vient de l'absence d'idée, cela vient de la non-solidité, aujourd'hui on dit : cela vient du dictat de la paix. Non seulement chez nous mais dans monde entier. Peut-être est-ce là le sens plus profond de ce document : créer des difficultés, derrière lesquelles l'incapacité de l'époque peut se retrancher.

Ils se turent un moment, chacun ressentit et goûta le silence. Chacun rechercha là-dessus à en sortir ; l'un en allumant une cigarette, l'autre en soufflant une petite poussière sur sa manche, le troisième en passant la main dans ses cheveux, le quatrième en modifiant la position de ses pieds ou bien celle de ses bras. Soudain Kropf dit : « La protection douanière existante est insuffisante pour une grande part de l'industrie. »

Krogoll demanda : « Et l'agriculture ? »

---

<sup>7</sup> Elle apparaîtra quatre ans plus tard aux USA. *ndt*

« L'agriculture est saturée de machines », répondit Näßler, « elle est techniquement modernisée et néanmoins super-endettée, parce que sa production n'est pas adaptée aux conditions du sol et son débouché aux conditions économiques dominantes. On ne conseille et l'on n'aide pas ces gens. Nous n'avons d'intérêt qu'indirectement en elle, par le détour de l'industrie des engrais, à laquelle nous livrons des chaudières et des tuyaux. En tout cas, on ne doit leur permettre aucun droit de douane, qui pût mettre en danger nos intérêts d'exportation. »

Mais nous devons faire quelque chose pour elle », exhorta le *Freiherr*, pour qui la proximité de la terre et le parfum de la glèbe restaient encore les sèves nourricières de la culture.

« Nous collaborerons à la réclame pour le pain de seigle », rétorqua Grußenbaum, « et dans les cafés et fabriques nous installerons des distributeurs de lait. Dans le but d'encourager la santé du peuple. Avec le lait, on n'a nul besoin d'explication. Pour le pain de seigle, nous avons la science. Science et économie s'appartiennent désormais comme cul et chemise. Ici au moins la primauté de l'économie n'est pas discutée. »

Krogoll lui fit le compliment qu'il était un parfait démagogue. « Quelle bénédiction que vous ne vous trouviez pas du côté de nos ennemis ! » Kropf s'agaçait que son Dr. Krewett persistait de plus à plus à demeurer dans son effacement ; il guetta une occasion de parer à cela et amena la conversation de nouveau sur les contestations du travail. Le Dr. Krewett déposera plainte contre les syndicats à la prochaine grève, en réparation du dommage, ce sera une grandiose action juridique ; le général asséna avec sang froid que c'était la tâche de l'Union de rendre les grèves impossibles et qu'il espérait bien que l'Union, sous sa direction commerciale, ne gâcherait pas la besogne de sorte que monsieur le Dr. Krewett n'en vînt pas à se retrouver dans la situation désagréable de devoir rançonner le groupe *Westen*, en lui demandant de payer ce genre de frais de justice. Kropf dut tousser, tant son visage était cramoisi. Ce fut une toux colérique qui résonna dans la pièce comme un tonnerre lointain en train de se retirer par une soirée étouffante.

Les heures s'enfuyaient, minuit était là, l'entretien gagna en charme et perdit en force. Le général parla de la libération de l'économie. Mehren en revint au statut de réparation et insista toujours sur le fait de convaincre l'adversaire seulement par des arguments économiques.

« Mais c'est pourtant certain », dit Faulstich finalement. « Rappelez-vous ce que Ottokar Wirtz, assis sur ce siège ici, a dit de l'importance de la dévaluation comme éjecteur de cabinet ? Ce qui était autrefois l'inflation, c'est à présent le chômage. On a besoin d'un gouvernement seulement pour s'interroger : combien de chômeurs y avaient-il lors de notre entrée en fonction et combien sont-ils à présent ? C'est là un moyen d'éducation de premier ordre. C'est la fêrulle brandie sur les villes et sur les services d'assurance, la fêrulle que les états eux-mêmes, après avoir péniblement équilibré leur budget, se jettent à la tête les uns les autres. Jusqu'à ce qu'il en soit autrement. Jusqu'à ce qu'il en soit autrement !! »

La fumée de cigarette voilait les lampes, leur lumière était chiche, les visages s'estompèrent. Quelque chose de nocturne, d'altéré de sang, s'installa dans l'atmosphère, une tension retenue, d'une violence implacable, une absence d'épouvante inhumaine — la volonté aux multiples formes et cette sûreté somnambule de ceux que rien n'égare ni n'enseigne jamais qui vont même jusqu'à interpréter un faux pronostic encore comme une infailibilité.

« Püschel est sorti de l'Union » déclara Krogoll.

« Ce fut un épisode », répondit Kropf, le nouveau président du cartel du *Reich* et il écrasa là-dessus sa cigarette bien au fond du cendrier.

Au moment où ils sortirent, l'air était brumeux et exhalait comme une imprégnation d'oxyde de carbone<sup>8</sup>. Les chauffeurs s'étaient endormis sur leur siège dans les voitures.

Gris et désert se voûtait le ciel sur le déluge ronflant de la ville.<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> En fait ce gaz très dangereux parce qu'il se lie covalentiellement à l'hémoglobine et qu'il n'a aucune odeur, ce sont les autres traces de gaz qui l'accompagnent qui produisent une odeur comme celle qui traînait autour des mines dans notre région du Nord. *ndt*

<sup>9</sup> Ce déluge ou grande vague ronflante, c'est celles du ronflement des compresseurs d'air de chaque puits de mine qui permettent d'envoyer de l'air sous pression dans les galeries et d'en chasser le grisou. Ces moteurs battent d'un cœur dont le battement mécanique vous pénètre jusqu'au ventre... C'est le « cœur » des démons de la Terre ! *ndt*

## Compte-rendu de l'agence générale d'information

*Vendredi, 31 juillet 1925*

Les troupes étrangères ont quitté la ville. Le district est libre.

L'enthousiasme de la veille fut de violence primitive, de celle qui fait sauter toutes les barrières, chaînes de police et apathie politique. Bien avant minuit, le cortège se mit en route par les rues richement pavées. Dans les auberges toute l'ambiance était déjà joyeuse. Dans les grands hôtels on entreprit déjà le monde du lendemain par la musique et la danse sur les heures et airs patriotiques. Plus intéressant et authentique dans les petits restaurants et cabarets ; partout un orchestre ou un gramophone jouait des marches militaires, uniquement de la musique convoitée, celle dont on fut longtemps privée.

*Dimanche, 2 août 1925*

Les centurions des *Schupo*<sup>10</sup> qui étaient arrivées la veille au soir, commencèrent leur service difficile, le premier jour de leur activité et ils y pourvurent avec patience et dévouement, en pleine compréhension pour l'événement qui était imminent. A minuit pile, la première fusée s'éleva sur la place du marché, l'heure du recueillement avait commencé. La ville illuminée fut une mer de feu, et les flammes de l'Essen ces *Niebelungen* modernes, ce triomphateur de l'acier et du fer, montèrent vers le ciel tel un tournoiement de feu solaire<sup>11</sup>. Pour finir, le maire prononça le dernier mot : « Nous nous savons débarrassés de sentiments inamicaux, lorsqu'en cette heure solennelle nous exprimons notre joie à ce propos, car enfin ! Le voisin est de nouveau redevenu le voisin. »

*Mardi 18 août 1925*

Des 30 000 ouvriers du métal au chômage du district, une part considérable ne put pas être reprise à cause d'ajournements structurels définitifs et aussi à l'occasion d'une situation économique améliorée.

Les organisations des employés ont annoncé le contrat cadre tarifaire existant entre elles et les employeurs. Sur l'objectif des mesures prises, nous apprenons que l'association allemande d'aide commerciale propose la création d'un service de conciliation en dehors de l'administration d'état de conciliation.

*Dimanche 10 septembre 1925*

Le ministre du travail du *Reich* a déclaré que nous n'aurions pas un chômage aussi élevé, si la politique officielle des salaires ne s'était point trouvée ces dernières années sur un mauvais chemin. Les prix de revient de l'économie allemande se trouve à la pointe de tous les pays. En salaires et appointements, l'économie allemande paye chaque année 45 milliards, en dépenses dans le *Reich*, les *Länder*, les communes et les assurances sociales plus de 27 milliards, dont 25 reviennent à l'industrie et 2 seulement à l'agriculture qui n'est pas rentable, or elle est constituée du quart de la population et ne produit aussi qu'un quart de toutes les valeurs économiques.

**Erik Reger : *Union der Festen Hand*, pp.389-400.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les notes sont celles du traducteur.

---

<sup>10</sup> *Schutzpolizei*, police de protection.

<sup>11</sup> Pour bien comprendre ici, il faut rappeler, parce que ces choses s'oublient, que la svatiska nazie tourne en sens inverse du symbole solaire de l'Inde antique. Il va de soi que si la svatiska nazie se met à tourner, c'est au profit du démon solaire et non pas du Prince du Soleil, comme à l'origine. *ndt*